

(Fin du XIIe siècle)

Ancienne Maison des templiers.
Etape entre la Commanderie du Mans et celle d'Angers.
Ferme au XVIIIe siècle.
Vendue comme bien national en 1794.

LA BADE

(XVIIIe siècle)

Grand corps de logis construit sous l'impulsion
de Jean-Baptiste Colbert, Marquis de Torcy et ministre de Louis XIV,
remanié sous le Directoire.
Au XVIe siècle, le bâtiment d'origine
a été la propriété du père de Jean-Antoine de Baïf,
poète ami de Ronsard et Du Bellay.

LE LION D'OR

(XVIIIe siècle)

Auberge à l'origine. Devenue la propriété
de la famille Chevallier venue de Malicorne :
Fabrique de jattes et de pots couleur lilas.
Lieu de naissance de l'abbé Louis chevallier,
botaniste et explorateur (1852 - 1938).

LA CROIX-ROUGE

(XVIe - XVIIIe siècles)

Auberge et relais de poste à chevaux.
Porte d'entrée en chêne d'environ 250 ans d'âge.
Lieu de naissance (1649) de Gabrielle Sigoigne,
dite " la Dame de Bonnes-Eaux ".

EGLISE SAINT-PIERRE

(XIIe - XXe siècles)

Chœur Plantagenêt du XIIe siècle (*ici coller o et e*)
Stalles en chêne du XVe siècle.
Restaurée dans le style néo-gothique,
après l'incendie en 1900 de la nef et des transepts.

Textes à destination des plaques à apposer sur les bâtiments remarquables :

CENTRE BASILE MOREAU

(XIIe - XIXe siècles)

Ancien couvent des Cordeliers en 1610,
puis collège et petit séminaire.
Chapelle édifiée en 1860.
Préventorium en 1932.
Centre médical depuis 1981.

MAIRIE

(XVe siècle)

Architecture typique de la fin du style gothique.
Presbytère au XVIIIe siècle.
Gendarmerie pendant la Révolution.
Mairie depuis 1792.

MAISON DE CHARITE

(XVIIIe siècle)

Pharmacie de la Maison de Charité,
bâtiment attenant autrefois hospice et école de filles.
Edifice élevé grâce au don de l'épouse de Jean-Baptiste Colbert,
Marquis de Torcy et ministre de Louis XIV.

MANOIR DE CHAMPAGNE

(XIVe- XVIIème siècle)

Anciennement " Fief Gaudin ",
Possession de la famille Pointeau.
Au début du XVIIème siècle, propriété de Dame Philippe de Champagne,
mariée au Marquis du Puy du Fou.

LE CHAPITRE

(XIIIe siècle)

Erigé à l'emplacement d'une première chapelle relevant de l'autorité
des moines du chapitre Saint-Martin de Tours (vers le IVe siècle).
Ancienne église de la paroisse Saint-Martin,
vendue comme bien national en 1793.

LA COMMANDERIE

L'église Saint Pierre

Jusqu'à la Révolution, bien qu'il fût de taille relativement modeste, notre village comptait deux paroisses : l'une dédiée à Saint Martin dont l'église, aujourd'hui disparue, se dressait au sud du bourg dans l'actuelle rue de Morannes (voir fiche *Le Chapitre*), l'autre dédiée à Saint Pierre. Elle seule sert encore au culte de nos jours. Sa construction remonte au 12^{ème} siècle mais nous en ignorons la date exacte car son existence n'est mentionnée pour la première fois que dans un acte de 1209. Le superbe chœur plantagenêt (monument historique) est la partie la plus ancienne de l'édifice. On ne peut qu'admirer l'élégante originalité de ses quatre voûtes à fines nervures soutenues par un impressionnant pilier central de huit mètres de hauteur. Les sculptures de ses clefs de voûte sont en calcaire polychrome et représentent la Vierge à l'Enfant, Saint Paul, Saint Pierre portant une clef géante et, au centre d'un médaillon circulaire, le Christ enseignant. Les nervures s'arrêtent sur de remarquables culots agrémentés de têtes figurant des personnages de l'époque, peut-être les seigneurs donateurs et même des habitants du village.

Le mobilier comporte, entre autres, au fond du chœur, à gauche, la statue polychrome d'un saint évêque datée de 1494 et provenant de la chapelle seigneuriale du manoir de Sourches, un des joyaux du patrimoine précignéen. Un superbe lutrin du 17^{ème} siècle est aussi à remarquer.

Les stalles en chêne du chœur sont exceptionnelles avec leurs miséricordes ornées de décors sculptés tous différents. Elles furent réalisées au 15^{ème} siècle pour la chapelle de l'ancienne abbaye du Perray-Neuf dont une partie des bâtiments soigneusement restaurée se dresse encore à la sortie du village sur la route qui mène à Sablé (édifice classé monument historique, ouvert lors des Journées du Patrimoine).

Le 10 août 1900, un violent incendie, d'origine accidentelle, ravagea la nef et les deux transepts qui furent reconstruits ultérieurement. Par miracle, le chœur de l'édifice échappa aux flammes dévastatrices. Après ce désastre, lors de la campagne de restauration, on réalisa un programme ambitieux de création de vitraux. Ils évoquent, entre autres, Saint Pierre et Saint Martin, patrons de la paroisse, et surtout Saint Ménelé, natif de Précigné et toujours vénéré de nos jours, auquel une ravissante petite chapelle, située au milieu des champs, fut consacrée au 12^{ème} siècle. D'autres rendent hommage à la mémoire des prêtres de Précigné victimes de la Terreur : Guillaume Claveul, noyé à Nantes sur l'ordre de Carrier, et Joseph Glatier, fusillé à Tours.

Ainsi, ces grandes verrières lumineuses offrent-elles aux visiteurs, à la manière d'un grand livre d'images colorées, un résumé de l'histoire religieuse de notre village.

Maryse Morin



Moi, Ménelé, fils d'Amanulfe, seigneur des Parillés, je suis né à Précigné, vers l'an 654.

Très tôt, mon père me fiança avec Sense, fille de Baronte, seigneur de Nantilly près de Saumur. Mais, bien que ma promise fût pourvue de nombreuses qualités, je refusai ce mariage car j'avais résolu de consacrer ma vie à Dieu. La veille de mes noces je m'enfuis avec mon domestique Savinien. Nous gagnâmes à pied les vallées de l'Auvergne. Au terme d'un long voyage, nous trouvâmes refuge dans un monastère où nous prononçâmes nos vœux. Sept ans plus tard, je relevai les ruines de l'abbaye de Menat, proche de Clermont-Ferrand et j'en devins l'abbé.

Le 23 août 1712, l'évêque d'Angers, à la demande du marquis de Torcy, seigneur de Bois-Dauphin à Précigné, accueillit en cette église Saint Pierre, en présence d'une grande foule, une châsse contenant des reliques de Saint Ménelé et de Saint Savinien, en provenance d'Auvergne. Aujourd'hui, une statue de Saint Ménelé se trouve toujours dans le chœur de cette église.



L'église Saint Pierre est au centre du village.

La Mairie

Ce bel édifice qui dresse sa silhouette élancée sur la place principale sert de mairie à notre village. Il renferme, au rez-de-chaussée, une vaste salle des mariages ornée d'une élégante cheminée en pierre de tuffeau et de quelques meubles de bonne facture ; les services administratifs ont été récemment transférés, pour plus de commodité, dans l'adjonction modeste qui lui est contiguë.

Bien que le bâtiment ait fait l'objet d'une restauration indispensable mais un peu drastique, de nombreux détails architecturaux demeurent révélateurs de ses lointaines origines. Sa toiture à forte pente et à rondelis, sa tour hexagonale renfermant le traditionnel escalier à vis qui conduit à l'étage, sa porte d'entrée surmontée d'une accolade sculptée sont typiques de la fin du style gothique. La chronique historique nous confirme, d'ailleurs, cette datation, puisqu'en l'an 1499, la bâtie est qualifiée de « maison neuve sise près de l'église ».

René 1^{er} de Laval, seigneur de Bois-Dauphin, qui vient de faire construire dans les jardins de son château, une chapelle privée, en est propriétaire. Il l'offre au curé de la paroisse Saint Pierre pour le remercier d'avoir consenti à desservir le nouveau lieu de culte et la demeure prend alors de nom de « maison Saint Jean », sans doute en référence à Saint Jean-Baptiste auquel vient d'être dédiée la chapelle édifiée à Bois-Dauphin. Cependant, il semble que ce don ait été fait à titre privé et non pas pour servir de cure ; en effet, quelques documents réunis par monsieur Pillerault, juge de paix à Sablé au 19^{ème} siècle et qui font de nos jours l'objet d'un dépôt aux archives départementales, nous révèlent qu'en 1700, le presbytère de l'église Saint Pierre se trouvait « au canton » (quartier) de la Percevaudière sur la route de Louailles, lieu encore appelé en 1869 « la vieille cure ». D'après cet érudit local, ce n'est qu'au début du 18^{ème} siècle que le curé Philippe-Symphorien Denyau le fit transférer dans la demeure appelée Saint Jean. « On joignit, nous dit Pillerault, par un mur l'église à la maison et l'on forma ainsi une cour d'un terrain sur lequel se trouvaient les halles et le prétoire (salle d'audience du tribunal). Les Précignéens protestèrent vivement car les marchés se tenaient chaque vendredi sous les halles mais on ne tint aucun compte de leurs récriminations.



La mairie est au centre du village, place Saint Pierre.



Le mur de clôture est désormais abattu et la maison sert d'école des frères (en 1869). » Entre-temps, pendant la Révolution, elle fut transformée en gendarmerie.

En 1790, le premier conseil municipal de Précigné ne disposait d'aucun local pour siéger. La famille Colbert de Torcy consentit à lui prêter temporairement deux pièces de son château pour qu'il puisse se réunir.

C'est en 1792 que les élus investirent l'ancien presbytère de l'église Saint Pierre qui devint alors définitivement Mairie de la commune.

Maryse Morin

La Commanderie

De l'antique Maison des Templiers seuls subsistent, de nos jours, une tour carrée et plusieurs bâtiments dont certains sont de très ancienne facture. Sur un dessin, exécuté vers 1850, on voit notamment la jolie chapelle d'origine qui, hélas, a complètement disparu. Il se peut que les pierres de sa démolition aient servi de base à la construction de la maison du 19 rue de Morannes. Le vieux pigeonnier et l'important bâtiment attenant conservent, quant à eux, une grande noblesse.

L'ensemble paraît s'être détérioré dès le 18^{ème} siècle car, en 1736, Gabriel de Jounel, chevalier de l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, commandeur de l'ancien temple d'Angers, déplore, dans un acte établi par le notaire de Précigné, le mauvais état des toitures et reproche sa négligence au fermier qui a en charge le domaine.

Appartenant à un ordre religieux, la Commanderie fut saisie comme bien national à la Révolution et adjugée le 12 octobre 1794 au citoyen Pierre Launay. Dès lors, elle perdit peu à peu de sa splendeur jusqu'à nos jours où ce qui reste de ce lieu chargé d'histoire vient d'être judicieusement restauré.



La Commanderie est rue de Morannes, à la sortie du village.



Moi, Robert de Sablé, j'ai été élu grand maître de l'ordre du Temple de Jérusalem en l'an de grâce 1190 à mon retour de la 3^{ème} croisade. C'est alors que j'ai décidé de faire bâtir une maison templière sur la paroisse Saint Martin de Précigné.

Notre ordre de moines soldats se compose de chevaliers, tous nobles, d'écuyers qui sont des sergents et de frères lais qui sont des soldats. Ils forment l'avant-garde des armées chrétiennes parties défendre le tombeau du Christ à Jérusalem dont les infidèles se sont emparés.

Nous disposons d'un vaste réseau de commanderies et de citadelles qui s'étend jusqu'en Orient pour que nos frères puissent se loger et voyager sans risques. Ainsi, celle de Précigné servira d'étape entre la commanderie du Mans et celle d'Angers.

Armes de Robert de Sablé

Maryse Morin

Le centre médical Basile Moreau

A la fois maison de retraite, foyer occupationnel, unité de soins de longue durée et maison d'accueil spécialisée, le centre médical de Précigné, installé au cœur du village, témoigne d'une longue histoire.

C'est le 9 juin 1610 qu'Urbain de Laval, seigneur de Bois-Dauphin, fait don aux Cordeliers expulsés de leur couvent fléchois par la marquise de La Varenne, d'un fief lui appartenant au lieu-dit « Le Clos de la Salle ». Les moines allaient demeurer en ces lieux jusqu'en 1770, année qui marqua la fermeture définitive de leur maison de Précigné qui retorna alors au propriétaire de Bois-Dauphin. Six ans plus tard, Jean-Baptiste Colbert les vend à l'abbé Jacques Colombeau qui désire y transférer le collège jusqu'alors installé à la Thibaudays (propriété sise dans l'actuelle rue de la Trècherie). Il y ouvre un pensionnat qui reçoit des enfants de 6 à 17 ans. L'établissement acquiert rapidement une excellente réputation jusqu'à compter plus de 70 élèves en 1787. Mais, bien que l'abbé Colombeau eût, après maints atermoiements, prêté le serment constitutionnel, les élèves quittent peu à peu le collège qui se trouve bientôt totalement déserté. Toutefois, il perdurera avec beaucoup moins de succès qu'avant la Révolution, jusqu'au décès de son fondateur survenu en 1816.

C'est alors que l'abbé Moreau acquiert, à son tour, les lieux pour y créer un petit séminaire d'où sortiront de nombreux prêtres, d'illustres prélates et de dévoués missionnaires comme Siméon Berneux, martyrisé en 1866 en Corée (le pape Jean-Paul II l'a canonisé en 1984).

En 1860, on édifie la chapelle telle que l'on peut la voir aujourd'hui. Elle fut dédiée à Notre-Dame des Anges. Au début du 20^{ème} siècle, lors de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le séminaire ferme ses portes.

En 1922, les sœurs marianites de Saint Croix du Mans prennent possession des bâtiments et, trois ans plus tard, y ouvrent un hôpital-hospice qui se transformera en préventorium dès 1932. Deux cents enfants, atteints de cette tuberculose qui fait encore tant de ravages à l'époque, y sont soignés. En 1977, les religieuses obtiennent l'agrément pour une maison de retraite. C'est en 1981 que le préventorium est reconvertis en centre médical qui depuis n'a cessé de se moderniser pour offrir aux malades et aux personnes âgées les meilleurs services dans un cadre dont le long passé historique est indissociable de celui de notre village.

Maryse Morin



Moi, Basile Moreau, j'ai donné mon nom à l'établissement de soins que vous contemplez. Je suis né le 11 février 1799, au sortir de la grande révolution, dans le petit village de Laigné-en-Belin situé à une vingtaine de kilomètres au sud du Mans. Mes parents n'étaient pas riches et peinaient pour élever leurs quatorze enfants. Pourtant je parvins à étudier au collège de Château-Gontier et à entrer au séminaire. Je fus ordonné prêtre à 22 ans.

Je rêvais de partir évangéliser de lointains pays mais c'est dans ma région d'origine que m'attendait ma mission. Je réunis une équipe de jeunes prêtres chargés d'éduquer la jeunesse et répandre la parole de Dieu dans les campagnes. Ainsi naquit la congrégation de Sainte Croix à laquelle en 1841 se joindra celle des sœurs marianites dont une petite communauté viendra s'installer à Précigné.

Très vite la congrégation de Sainte Croix fut à l'œuvre à travers le monde : en Algérie, au Canada, aux Etats-Unis, au Bengale, et même à Rome où un orphelinat lui fut confié. Elle se mit « à ressembler à un arbre aux branches nombreuses d'où sortent des rameaux nourris de la même sève ».

Basile Moreau est mort le 20 janvier 1873 au Mans où l'on peut voir son tombeau dans l'église Sainte Croix. Le Pape l'a béatifié le 15 septembre 2007, c'est à cette occasion que le Centre médical de Précigné prit son nom.



Ancienne entrée du Centre, toujours connu sous le nom de « Prévent »

La Maison de Charité

L'élégante façade de cette jolie demeure éclairée de hautes fenêtres à petits carreaux semble contempler avec sérénité le cours paisible de la Voutonne qui coule en contrebas.

La blancheur des moellons de ses murs se marie avec bonheur au gris bleuté de son toit chapeauté d'ardoises et lui confère un charme qui ne peut laisser le promeneur indifférent. Bien des détails de son architecture révèlent ses origines qui remontent au 18^{ème} siècle et réjouissent l'œil. Ainsi en est-il de ses lucarnes aux jambages de tuffeau et aux toits en chapeau de gendarme, de son fin clocheton surmonté d'une girouette, de ses hautes souches de cheminées en briquettes fines et de l'œil de bœuf si délicat qui fait entrer la lumière à l'étage du pavillon carré.

Pourtant cette ravissante construction fut élevée dans un but strictement utilitaire. Elle est due à la générosité de l'épouse de Jean-Baptiste Colbert marquis de Torcy, ministre du roi Louis XIV. Constatant que les pauvres étaient en grand nombre dans les deux paroisses de Précigné et que les fillettes du village ne pouvaient bénéficier de l'instruction accordée aux garçons, elle engagea, par testament, ses héritiers à faire édifier à ses frais une maison de charité destinée à la fois à soigner les malades et à servir d'école.

Son fils, qui se chargea d'exécuter ses dernières volontés, dut cependant mettre la main à la poche pour compléter le don de sa mère tant l'entreprise se révéla coûteuse. Outre la construction du bâtiment et du pavillon attenant qui allait servir de pharmacie, il lui fallut prévoir « l'achat de meubles, d'ustensiles et d'accommodesments » nécessaires à l'accueil des bénéficiaires et au logement des religieuses chargées de s'en occuper.

Renée Bruay, en religion sœur Renée de la Croix, succéda en 1765 à Anne Lachainne, première supérieure nommée à la tête de l'établissement. Réjouissons-nous que ce superbe témoignage du talent des bâtisseurs du siècle des lumières soit parvenu à traverser le temps sans trop de dommages et qu'il compte, de nos jours, parmi les fleurons du patrimoine de Précigné.

Maryse Morin



Moi, Jean-Baptiste, Joachim Colbert, marquis de Croissy, de Sablé, de Bois-Dauphin, Baron de Pincé, lieutenant général des armées du Rhin et capitaine des gardes du Roi, j'ai fait don à la paroisse de Précigné dont je suis le seigneur d'un terrain m'appartenant situé entre la paroisse Saint Martin et celle de Saint Pierre, le long de la rivière Voutonne.

J'ai donné ordre d'y bâtir, selon la volonté de ma défunte mère Haute et Puissante Dame Félicité de Pomponne qui a laissé par testament du 24 avril 1750 la somme de 2 400 livres à cet effet, une maison de charité pour le soulagement des pauvres et l'éducation des filles.

J'ai chargé la congrégation de Sainte Anne de la Providence en la ville de Saumur de déléguer des religieuses qui se chargeront de la tenue de cet établissement pour le plus grand bien des habitants de ma seigneurie.

Puisse ainsi la mémoire de la charité de ma bien-aimée mère être honorée à jamais en ces lieux.



La maison de Charité fait partie de l'école F. Rabelais

La Croix rouge

Construite au début du XVI^{ème} siècle, cette vaste demeure qui occupe l'angle de la rue Saint Pierre et de la rue de Bonnes-Eaux, fut agrandie et mise au goût du jour au XVIII^{ème} siècle comme le prouvent nombre d'éléments de son architecture extérieure, tels ses encadrements de fenêtre et sa superbe porte d'entrée en chêne qui compte quelque 250 ans d'âge. A l'intérieur, la plus ancienne de ses huit cheminées date de l'époque de sa construction, les autres témoignent du goût et du talent des tailleurs de pierre et des sculpteurs du siècle des lumières.

En 1570, la propriété appartient à René Sigoigne, archer, qui la transmet à son fils aîné, notaire à Précigné. Celui-ci est marié avec Marie-Antoinette Drouet, dont il aura plusieurs enfants dont une fille, Gabrielle, née en 1649, qui restera célèbre dans les annales de l'histoire du village.

Après être passée en de nombreuses mains, la propriété échoit, sur saisie en 1760 à maître Urbain Tampier, huissier qui y fait de nombreux travaux d'embellissement et décide d'y installer une auberge à l'enseigne de « La Croix rouge ». Aujourd'hui encore, les supports qui la tenaient fixée sur la façade sont toujours en place. L'inventaire minutieux du 9 avril 1784, établi lors de la vente de l'hôtellerie aux époux Arthuis, maîtres boulangers, est une mine de renseignements sur la distribution des pièces restée la même de nos jours et sur leur décoration et leur mobilier. Il nous révèle également que l'auberge tenait lieu de relais de poste à chevaux et que les propriétaires y avaient fait installer un billard et un jeu de boules avec buvette (à l'emplacement des actuels 7, 9 et 11 rue de bonnes-Eaux, alors dépendances de l'auberge et sur le parking contigu).

Devenue veuve, Jeanne Arthuis se remarie pendant la Révolution avec Jean Chalumeau, un tisserand de treize ans son cadet. Le nouvel hôte est un farouche républicain nommé officier municipal dès 1792. Le 9 ventôse an 7 (9 mars 1799) il paie de sa vie ses opinions politiques. Victime d'un règlement de comptes (il se peut que ce soit lui qui ait dénoncé aux autorités son voisin François Duval dont nous avons conté la fin tragique lors de l'étape précédente), il est abattu de deux coups de feu tirés par les Chouans dans un champ proche de la Commanderie et achevé au poignard.

Sa veuve vend les lieux en 1808 pour s'installer à Paris. Dès 1823, « La Croix rouge » cesse d'être une auberge pour devenir une maison particulière dont les vieux murs si attachants renferment toujours de nombreux souvenirs de son passé historique.

Maryse Morin

Moi, Gabrielle, fille de Maître René Sigoigne, notaire royal à Précigné, je suis née en cette maison en l'an 1649. Le 2 mars 1683, j'épousai, en l'église Saint Martin, Julien Thieslin du Coudray qui possédait le manoir de Bonnes-Eaux tout près de l'ancienne motte féodale de ce village à quelques pas d'ici. Marie et Renée, nos filles, naquirent en 1685 et 1686. Hélas, victimes de la contagion, elles quittèrent ce monde en 1690. J'éprouvai un tel chagrin de cette perte cruelle que je tombai très malade et que l'on me crut morte. C'est alors que je devins l'héroïne d'une aventure restée célèbre à Précigné. On me mit en terre au cimetière du village à la tombée de la nuit. Ma servante m'avait revêtue de mes beaux habits et de mes bijoux. Un valet de ma maison n'écoulant que sa cupidité vint détrerrer mon corps en s'éclairant d'un flambeau. Il tenta de retirer la bague que je portais au doigt et ne pouvant y parvenir, le misérable se servit de son couteau pour entamer mes chairs. Sentant la morsure du métal, je sortis de ma léthargie et je criai « Vous me faites mal ! ». Apeuré de m'entendre, le scélérat s'enfuit et je regagnai ma maison à la grande stupeur de mon mari et de mes voisins.

« La dame de Bonnes-Eaux » mourut « pour de bon » le 26 juin 1734 à l'âge de 85 ans et elle fut enterrée dans le caveau du cimetière qui lui avait servi 40 ans plus tôt !!



La Croix rouge est aujourd'hui propriété privée et ne se visite pas.

Le Lion d'Or

Cette vieille bâtisse dont les imposantes dimensions et l'implantation dans la rue principale témoignent de son lustre d'antan est typique de l'architecture du 18^{ème} siècle. Elle a gardé toutes les harmonieuses caractéristiques de cette époque avec ses encadrements de fenêtres en pierre de tuffeau, ses linteaux en forme de quartiers d'orange et sa jolie porte au fronton délicatement sculpté.

Dès la fin du 17^{ème} siècle on en trouve trace dans les archives puisque le 7 avril 1679 Victor Mauxion acquiert de la veuve Gohéry une chambre de maison avec grenier au-dessus et grange dans un corps de logis nommé « l'hostellerie du Lyon d'or » avec un petit morceau de jardin. Il semble donc qu'à l'origine ces lieux aient servi d'auberge.

Un siècle plus tard ils ont perdu leur destination première car la maison est louée en partie à André Duval et Françoise Baillif sergers de leur état (tisserands de serge, un tissu de laine sec et serré). Leur fils François devait connaître un destin tragique. Il sera fusillé le 12 janvier 1794 à l'âge de 21 ans à Afvillé pour avoir appartenu à une bande de chouans. Son nom figure toujours sur une des plaques de marbre qui couvrent les murs de la chapelle du champ des martyrs sur les lieux même où furent exécutées 2 000 personnes.

Au milieu du 19^{ème} siècle, la famille Chevallier venue de Malicorne, s'établit en ces lieux pour y exercer son métier de potier. Elle y installe un four et se fait une spécialité de jattes et de pots en tous genres d'une rare couleur lilas dont il est très difficile de trouver un spécimen de nos jours. Un de ses fils deviendra célèbre. Une rue de Précigné porte son nom.

Maryse Morin

Moi, Louis, Pierre, Désiré Chevallier, je suis né en cette demeure le 27 septembre 1852. Mon père, Louis Chevallier y exerçait le beau métier de potier qu'il avait appris à Malicorne. Il avait obtenu le droit de construire un four à poterie avec sa haute cheminée en 1844. J'aimais l'observer lorsqu'il tournait de ses mains agiles une motte de terre humide pour lui donner la forme d'une jatte ou d'un pot. J'admirais ses créations quand elles sortaient de l'émaillage revêtues d'une rare couleur violette obtenue grâce au manganèse.

Pourtant, très tôt, je sentis naître en moi une autre vocation. Je résolus de servir Dieu et de prononcer mes vœux de prêtre. Ebloui par la beauté de la nature, je me passionnai pour les plantes dont le divin créateur a couvert notre terre. Dès lors, je me fis botaniste et je rapportai de mes nombreux voyages en Afrique du Nord toutes espèces de végétaux ignorés en Europe. J'ai constitué ainsi un herbier de plus de 600 volumes !

Puisse cette collection servir à faire connaître aux hommes les merveilles que Dieu a mis à leur disposition.

Cette collection de 600 à 700 volumes, léguée à un établissement scolaire de la Sarthe, a malheureusement été perdue à la suite d'un incendie. Nous conservons au Musée Vert du Mans un seul volume qui était inclus dans la collection Henry, et qui contient trois des nouvelles espèces découvertes au Sahara par Chevallier.



Le Lion d'Or est aujourd'hui une propriété privée et ne se visite pas.

Le manoir de Champagne

Ce joli manoir, dont le charme et l'authenticité réjouissent les yeux des promeneurs qui arpencent les rives de la Voutonne, a de très anciennes origines sous le nom primitif de « Fief Gaudin ». C'était au temps où il appartenait à la famille Pointeau qui le fit entrer par mariage dans celle de La Réaulté. En l'an 1347, par l'union de Jeanne de La Réaulté avec Brandélis de Champagne il prit le nom de ce dernier et resta dans cette vieille famille féodale du Maine.

Brandélis de Champagne était seigneur de Parcé et de l'important château de Pescheseul à Avoise. Il occupait les fonctions de conseiller et de chambellan du roi Charles VI dit « le fou ». Il mourut des suites de graves blessures reçues au siège de Bourges en 1411. Son fils, Jean de Champagne fut grand maréchal d'Anjou et son petit-fils Pierre qui perdit 7 de ses frères pendant la guerre de 100 ans lors de la terrible bataille de Verneuil sur Avre, vécut jusqu'à l'âge de 102 ans, un record pour l'époque !! Il fut inhumé en l'église de Parcé.

Au début du 17^{ème} siècle le manoir appartenait toujours à sa descendance en la personne de Dame Philippe de Champagne (ce prénom était alors indifféremment masculin ou féminin) mariée au marquis du Puy du fou en Vendée dont le château est encore bien connu de nos jours. Elle tomba veuve encore jeune et épousa en secondes noces le baron de Conthenan. Les héritiers de la première union auxquels fut dévolu le manoir de Champagne semblèrent s'en désintéresser au profit de demeures plus importantes. Dès le 17 décembre 1691, maître Baret, notaire à Précigné, constate dans un acte que « l'ensemble des bâtiments est en bien triste état faute d'entretien ».

En dépit des vicissitudes, cette charmante propriété est parvenue jusqu'à nous et a retrouvé des propriétaires passionnés qui lui rendent peu à peu son lustre d'antan.

Maryse Morin

Moi, Philippe de Champagne et de Châteaubriant, dame de Pescheseul, je fus mariée par mon père en l'an de grâce 1581 à mon cousin Gilbert, marquis du Puy du Fou. Je n'avais que 15 ans et lui 17, cependant nous fûmes heureux.

Hélas, ce bonheur fut de courte durée. Mon époux bien-aimé fut tué en l'an 1597 au siège de la ville d'Amiens, me laissant désemparée avec René, notre fils unique, à élever.

Quatre ans plus tard, le 26 mai 1601, je me remariai, pour mon malheur, avec Henri de Bauves, baron de Conthenan, qui me fit subir aussitôt maintes méchancetés et mauvais traitements au point que j'en tombai malade de chagrin.

Pendant les absences de ce cruel époux qui suivait le roi à la guerre, je vins souvent prendre du repos et chercher calme et consolation en ce petit manoir de Champagne à Précigné qui me venait de mes ancêtres.

En ce mois de décembre de l'an 1627, alors que mon mari est auprès du roi Louis XIII au siège de la Rochelle, je sens mes dernières forces m'abandonner. Ce soir, je rentrerai en mon château d'Avoise et je sais que ce sera là mon dernier voyage.

Madame de Champagne mourut à Pescheseul le 18 décembre 1627, veillée par René du Puy du Fou, le fils de son premier mariage. Elle fut inhumée en l'église de Parcé. Elle laissait deux filles, Gabrielle et Charlotte, et un autre fils Timoléon au baron de Conthenan.



Propriété privée, le manoir de Champagne peut se découvrir de l'extérieur.

La Bade

Cette gracieuse demeure, sis sur la place de la Bascule à l'angle des rues de Morannes et de la Trècherie, est un grand corps de logis à étage dont la construction remonte au 18^{ème} siècle. Nous retrouvons, ici encore, tout le raffinement de cette époque qui vit fleurir nombre de propriétés dans notre village sous l'impulsion de Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, ministre de Louis XIV. Bien que demeurant le plus souvent à Versailles ou dans son château de Sablé, il restait seigneur de Précigné et propriétaire de celui de Bois-Dauphin. Ainsi Pierre-Jacques Le Breton de la Touranière, qui réside à La Bade au milieu du

18^{ème} siècle, occupe la charge de Lieutenant des chasses du marquis de Torcy. Cette fonction lui procure, sans aucun doute, une aisance financière qui lui permet d'entretenir et d'embellir cette propriété que nous contemplons aujourd'hui. Son grand-père l'avait acquise en 1661 de la famille Taillebois qui la possédait depuis le milieu du 16^{ème} siècle. Mais la terre de la Bade était de fort ancienne origine et devait, autrefois, foi et hommage à la Commanderie des Templiers, sa proche voisine. A cette époque, elle présentait un tout autre aspect architectural. Ainsi, grâce à un acte de 1415, nous apprenons que Huet de Baïf, seigneur d'Epineu le Chevreuil est possesseur de l'« hébergement de la Bade avecques les vignes et les terres des environs. Ledit hébergement, sis tout en une partie, joignant les choses de l'hôpital de Précigné (la maison des hospitaliers, c'est-à-dire la Commanderie) d'un côté et d'autre le chemin par lequel on va de la Regoissière au Pé, en la paroisse de Saint Martin de Précigné ».

Ce Huet de Baïf n'était pas un mince personnage puisque, lieutenant du capitaine d'Angers et écuyer du Roi et la Reine de Sicile (Louis d'Anjou et Yolande d'Aragon). Son fils, qui lui succéda en ces lieux, était maître d'hôtel du roi Charles VII (le roi de Jeanne d'Arc). Son petit-fils effectua avec son épouse un pèlerinage à Jérusalem. Ils eurent trois enfants dont l'un sera ambassadeur en France à Venise et père du grand poète de la Pléiade, Jean-Antoine de Baïf, ami de Ronsard et de Du Bellay. Cette célèbre famille trouve ses racines dès 1228 au manoir du Baïf à Pincé.

La Bade, qui passa successivement dans les mains de nombreux notables de notre village, puisqu'on y relève la présence de Pierre Le Breton, procureur fiscal, de Pierre Gaultier, notaire, de Victor Bréhier, avocat, de Vincent Cardinne, percepteur, etc., vient de trouver une nouvelle destinée.

Maryse Morin

Moi, Marguerite Lyrot épouse de Maître Pierre Le Breton de la Touraudière, procureur fiscal de Précigné, je suis venue habiter la Bade en l'an 1661.

J'y ai mis au monde 8 enfants tous baptisés en l'église Saint Martin de Précigné qui se trouve juste en face de notre belle demeure.

J'aime à rêver dans le parc qui l'entoure en évoquant la mémoire de ceux qui m'ont précédée en ces lieux. Parfois, j'évoque avec mes filles, Louise et Renée, les premiers possesseurs de cette terre, la famille de Jean-Antoine de Baïf, ami de Pierre de Ronsard et de Joachim du Bellay dont les membres se sont succédés ici durant six générations.

Assise sur un vieux banc de pierre moussu, j'ai plaisir à réciter à mes enfants ces vers immortels du grand poète :

« La froidure paresseuse
De l'hiver a fait son temps ;
Voici la saison joyeuse
Du délicieux printemps.



Aujourd'hui gîte rural, la Bade est une propriété privée qui ne se visite pas.

La terre est d'herbe ornée
L'herbe de fleurettes l'est ;
La feuillure retournée
Fait ombre dans la forêt.

[...] Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager. »

Le Chapitre

Nous pouvons admirer sur le pignon de cette vaste demeure, qui doit son nom au fait qu'elle occupe l'emplacement de la première église de Précigné et de la grange dîmière des moines du chapitre de Saint Martin de Tours dont elle dépendait directement, de beaux vestiges architecturaux tels les contreforts et les arcades romanes.

Cette église fut adjugée comme bien national au sieur François Lefebvre le 18 février 1793 et changea alors de destination, comme l'exigeait l'acte de vente.

Selon la tradition, rapportée par l'abbé Calendini, historien local qui a laissé son nom à une rue de notre village, Saint Martin, passant, lors de sa campagne d'évangélisation, par la villa Priscinus, aurait lui-même fondé une chapelle en ces lieux, autour de laquelle serait né le village de Précigné. Il faudrait donc, selon cette théorie, admettre que l'église primitive remonterait au 4^{ème} siècle de notre ère. Aucun acte ne vient, hélas, étayer cette supposition. Cependant, nous avons vu précédemment qu'il était attesté que Saint Menelé enfant venait, au 7^{ème} siècle, y faire ses dévotions. Quoi qu'il en soit, nous pouvons affirmer avec certitude grâce à d'anciens actes, d'une part, que ce lieu de culte, dont l'existence est bien antérieure à Saint Pierre, fut la première église de notre village et d'autre part qu'il relevait directement de l'autorité des moines du chapitre Saint Martin de Tours.

La très riche histoire de la paroisse Saint Martin, qui abrita jadis les baptêmes, mariages et sépultures de tant de Précignéens, comme l'attestent ses registres paroissiaux, méritait d'être étudiée en détails. Cela fut fait en 1999 dans l'ouvrage « Précigné, toute une histoire », déjà cité, auquel on se réfèrera pour plus de précisions.

Toutefois, nous ne résistons pas au plaisir de rapporter une anecdote mentionnée par le juge Pillerault, historien du 19^{ème} siècle que nous avons évoqué auparavant. Il nous dit « qu'en 1649, à l'occasion de la venue de l'archiprêtre, certains paroissiens se plaignirent que le chapelain Lochery, titulaire de la chapelle Saint Jacques en l'église Saint Martin de Précigné, se rendait régulièrement en ce lieu de culte revêtu d'habits de soldat. Ordre fut donné au curé desservant de lui refuser l'entrée de l'église tant qu'il ne viendrait pas décentement vêtu en soutane et surplis. »

Notre chapelain aurait-il éprouvé quelques regrets de ne pas appartenir à l'ordre des Templiers, ces « moines-soldats » qui occupaient la Commanderie voisine, ou bien sa vocation de prêtre était-elle si tiède qu'il aurait préféré appartenir à l'armée royale ? C'est une question qui restera à jamais sans réponse !

